L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 15 MAI 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

XV.

La réouverture du World's Fair est certainement décidée en principe, mais les rouages d'une pareille entreprise sont si complexes, les détails en sont tellement multiples, que l'œuvre n'en saurait s'improviser. Aussi est-ce un spectacle ne manquant pas de gaité que ces petits bonshommes fourrant un peu partout leurs personnalités aussi remuantes qu'inutiles et qui se plaignent de ce que tout ne soit pas déjà achevé pour la renaissance de notre Exposition. Braves gens! qui seraient pris de vertige si on mettait à l'œuvre leur bruyante et entremetteuse insuffisance.

A les entendre, tout se fait mal, incomprehensivement dans notre pays: nous sommes en pleines ténèbres et si nous recourons à eux, vite la lumière éclatera!. Nous la connaissons cette lumière là; elle a des clartés d'éteignoir.

Ce sont ces farceurs là qui n'ayant jamais rien vu dans leur petit coin, s'en viennent chez nous, lestés de plats préjugés de clocher, et incapables de mesurer les proportions immenses de la terre où les voilà, parlent des couleurs en aveugles et distribuent avec un incurable comique des conseils qui ne sont pas sollicités et qui mènent le sourire aux lèvres.

Ceux-là condamnaient à l'avance notre Exposition; pour obtenir réussite complète nous aurions dû prendre exemple sur telle ou telle localité, demander avis à Tartempion ou à Coquardeau. L'initiative nous serait interdite, à leur compte.

Notre succès a dépassé toutes les espérances: qu'ils le reconnaissent ou non, la chose ne fait rien à l'affaire. Et battus dans cette première opposition, ils en essaient une seconde et déclarent que, puisque d'une heure à l'autre on n'a pas pu réunir les $270,000 nécessaires à la reprise du World's Fair, c'en est fait de celui-ci.

Laissons ces bavards poursuivre leurs petits potins inoffensifs et poursuivons la grande œuvre qui attend de nos efforts son complément, son couronnement.

Ce qui a été accompli en peu de jours dans des circonstances défavorables, est fort considérable; l'énergie déployée par ceux qui se sont mis en tête du mouvement est une garantie qu'il arrivera à bien. Et, ne craignons pas de l'écrire, ce résultat—sur lequel pou ma part je n'entretiens plus aucun doute—sera une merveille ajoutée aux merveilles que nous devons à quelques hommes d'intelligence et d'action, auxquels nous devons d'avoir ouvert le 1er Festival Universel de 1884-1885.

Un de ceux-là, M. E. Burke, vient de donner sa démission de Directeur Général de l'Exposition, démission devant prendre effet le 20 mai.

Le fait était prévu depuis quelque temps déjà, mais il n'en a pas moins causé un vif regret. La part de M. Burke dans ce travail de conception, d'organisation, de mise en train d'une œuvre aussi gigantesque, a été tellement en dehors de ce qu'on avait le droit d'attendre de lui, que sa santé s'y est tortrement ébranlée. Et cependant nul plus que lui peut être en ma conscience d'hostilité. Incessantes ont été les attaques à partir d'une certaine date, et écrivons le à sa louange, son sang-froid n'en a jamais été altéré: il n'a répondu à personne, il a continué de marcher dans ce qu'il jugeait être la bonne voie.

Je suis par tempérament peu enclin au fétichisme et n'ai point jusqu'à dire à M. Burke qu'il est un grand homme. Mais je reconnais qu'il a déployé dans la création du World's Fair une puissance réelle, une surprenante diversité de qualités, et qu'avant la fin de l'installation, pour ainsi dire, alors que presque tous les détails reposaient sur sa seule individualité, il a montré une rare clairvoyance; il n'a presque rien oublié. Sans doute il y a eu des fautes; sans doute des négligences sont venues entraver, en quelle est donc l'œuvre humaine où elles ne se rencontrent point? Si nous trouvons des taches au soleil, combien n'en trouvent pas avec nos pauvres lunettes?

Mais jetez le tout dans la balance et elle constatera, à l'admission de tous, que M. Burke — le démissionnaire pressé forcé d'aujourd'hui — a été un bienfaiteur pour la Nouvelle-Orléans. La Louisiane, le Sud et, qu'on me permette de l'ajouter, pour les Etats-Unis, que le World's Fair honore. Un orateur de l'Iowa — l'Iowa qui fut aussi la Louisiane à ses débuts — le proclamait il y a deux jours en termes éloquents.

L'heure des justes rétributions sonnera: quand elle viendra, satisfaction pleine et entière soit donnée à M. Burke, seul récompense jusqu'ici et de ses travaux et de ses libéralités. On se contentera que le concours en lui peut et doit rester la pierre angulaire, fournit à l'Exposition ses idées, en un mot, l'*Esprit* créateur, placera avant le chiffre.

Nul homme n'est indispensable, c'est la une vérité banale; pourtant dans les circonstances où nous sommes, alors qu'il est urgent d'agir promptement et sûrement, bien précoce est cette collaboration d'une telle individualité, habituée aux improvisations et aux coups de hardiesse.

Le major E. A. Burke est un de ces hommes à incontestablement rendu de grands services publics: il faut regretter qu'une longue suite de coups d'épingle ait surexcité, lassé sa nature nerveuse, et que perdant patience à la fin, il ait tiré loin un labeur qu'il a valu des fatigues, des sacrifices d'argent et nous le répétons, l'altération de sa santé elle-même. Cependant si le rôle du personnage officiel doit cesser dans cinq jours, je demeure persuadé, malgré tout, la coopération cordiale du simple particulier ne fera jamais défaut à ceux qui n'ont plus qu'à marcher dans son œuvre, dont la vie est largement tracée.

Pour l'amour de la justice, par pitié même pour nos faiblesses, ne nous montrons pas aussi rigoureux à l'égard d'autrui. Si dans une entreprise toute de désintéressement, de gloire nationale, l'un des notres a parfois erré, soyons indulgents à ces imperfections essentiellement humaines; ne faisons qu'indiquer notre blâme et gardons notre insistance pour les éloges souvent mérités.

M. Renan disant, l'autre jour, au respondant à M. de Lesseps, récipiendaire de l'Académie Française, "On ne tient pas rancune à sa patrie. Mieux vaut se tromper avec qu'avoir trop raison avec ceux qui lui disent de dures vérités."

Eh bien, la patrie est représentée par ceux qui la servent; honorons ceux là, quelles que soient les opinions qui nous en éloignent. L'ingratitude est une banqueroute frauduleuse.

Deux jours de cette semaine ont été consacrés, au World's Fair, à la grande cause de l'Education. On a entendu à cette occasion divers orateurs qui ont étudié cette matière intéressante entre toutes; nommons tout d'abord le gouverneur Jno. W. Hoyt, du Wyoming; discours remarquable sur les progrès de l'éducation; M. E. A. Burke; l'honorable J. Geo. Hodgins, du Canada; M. Busson, Commissaire de France, et enfin, détraqué surtout, M. Ichizo Hattori, Commissaire Japonais, qui a su attacher son auditoire, en l'initiant à l'enseignement au Japon, où l'éducation primaire est obligatoire et consiste en ce qu'on y apprend un cours élémentaire de trois années.

Je ne dois pas oublier le professeur J. R. Dobbyns, du Mississipi, très intéressant dans son esquisse de l'éducation des nouveaux états Etats-Unis. On y compte aujourd'hui plus de 100 institutions destinées à ceux ci, sur plus de 8000 élèves. Mentionnons aussi le frère Maurelian, de Memphis, Tennessee.

Un fait est ressorti de cette journée et des exposés que l'on y a écoutés: c'est que le système d'éducation des Etats-Unis—pratiquement, utilitairement parlant—n'a pas de supérieur; qu'il a été l'idée mère de bien des organisations scolaires et que nos livres classiques sont admirablement compris, gradués. Avec une simplicité, une clarté rare, il déblaient le chemin, et pour le maître et pour l'élève. Puisons aux sources des autres nations, mais gardons les nôtres. Elles ont leur prix.

Hier, c'était le jour de l'Education pour la classe de couleur. Là aussi des progrès surprenants ont été achevés; cette classe, si longtemps condamnée à l'ignorance, cette classe née d'hier, montre de très belles aptitudes. Immense le chemin parcouru par elle, depuis surtout qu'elle, pense, dans sa majorité rendue à la vérité, que l'homme ne gagne point à barboter dans les égouts de l'apostite politique.

Quand on visite, au World's Fair, le Département de la race de couleur, on y remarque des exhibitions dignes de toutes louanges et on s'étonne que tant d'excellentes choses se soient accomplies en si peu d'années, au milieu de circonstances souvent bien adverses.

Je trouverai, je l'espère, avant de terminer ces Revues, l'occasion de parler de diverses œuvres exposées là et qui m'ont sérieusement intéressé. J'ai presque dit impressionné. C'est là, à mon sens, un spectacle qui touche et qui appelle le respect. De pareils efforts méritent aide et sympathie.

Quoi qu'on en ait dit, les meilleurs amis de cette race sont au Sud; ce sera l'une des gloires de celui-ci d'avoir franchement et largement contribué au développement moral de celle-là. Il est des transformations qui ne sauraient être produites en un instant; la longueur même de ces changements est une des garanties de leur plus grande durée.

—Je lis dans une communication que m'adresse un correspondant: "Plusieurs de vos lecteurs désireraient lire dans un de vos prochains numéros votre appréciation, (*en bien ou mal*) d'un tableau qui attire l'attention de nombre de visiteurs de la Grande Galerie du *Art Hall*.

"Cette toile porte, au livret, le No 39 et ce titre: "*Moonlight Yatching off Isles of Shoals*". Elle est signée James G. Tyler."

Dans tous les cas je me serais empressé de me rendre au désir de mon très courtois correspondant, qui, en véritable *cavalier*, semyer, pour emprunter la jolie expression anglaise, m'adresse quelques lignes des plus aimables que je supprime. Mais ici je n'y aurais aucun mérite, car sa demande arrive juste à propos. L'œuvre dont il me parle, figure précisément presqu'en tête de mes notes de ce jour. Je sante un feuillet de mon carnet et m'y voici.

Ce numéro 39 est une marine d'un artiste de Providence, Rhode Island. Il est dans cette toile des étrangetés qui expliquent tout d'abord pourquoi les visiteurs s'y arrêtent en bon nombre. La première impression est très favorable; chez beaucoup elle se maintient. Voyons.

Un yacht, bien peint, bien peigné, dont la mer n'a en rien altéré la toilette. Il vient à nous, voiles pleines, gonflées, ventrues, hardiment posées, se détachant distinctement les unes des autres, d'un joli ton mais manquant quelque peu de jeu, de souplesse. On les croirait presque de metal; elles sont un peu rigides.

A bord même de ce petit navire sauvage aussitôt l'intention dominante du peintre; des effets de lumière intense, attirant le regard et retenant ce regard, une fois pris. Ce point lumineux, brillant derrière la partie inférieure de la voilure, semble déjà un peu trop poussé au vif, et cependant la valeur en est distancée et forcément par un autre effet lumineux dont je m'occuperai tout à l'heure. Oui, sur le pont du yacht, qu'se présente de face, pique une clarté vive et blanche dont on voit, dont on sait la projection sur la mer, a tribord. Il fait nuit; la lune pâlie est à la moitié de sa course. Cette sorte d'œil de feu, encore éloigné, est d'une crudité extrême.

Le petit navire touche au port. Effectivement a notre droite se dresse un point rocheux que dominent un phare. Il phare comme on en voit peu, un phare comme on n'en voit pas, dirait Lagingeole.

Le fait est que voilà que notre lumière verte et blanche, bien sûre cependant, est a présent fortement distancée. Du reflet dardé un rayon qui, permettez moi de l'écrire, est certainement le charme principal, le *clou* de ce tableau. Ce rayon sédant la majorité, la fixe en place, précisément parce que l'effet est outré, faux.

Pour le compte, le peintre a voulu faire concurrence à l'électricité; ces rayons sont d'une acuité que n'eut jamais aucun phare. Une couleur de feu rouge, de sang plutôt.

L'artiste a évidemment cherché a surprendre les yeux, et il les surprend en effet, mais je ne vois là qu'une tricherie de prô-tée et non point de l'art.

Le pinceau a obtenu sans nul doute, et par un moyen vraiment trop facile, a la portée de tout le monde, un foyer d'une ardeur a éblouir, a faire cligner les yeux, mais du diable si l'on me montrera on que ce soit un phare à tel brasier.

Cela n'est pas plus du colorisme vrai, pur, que ces bijoux d'invention nouvelle, éclatant la nuit par une petite batterie électrique, et portés entre cou et flanelle, par les enthousiastes de pierres fausses ne sont diamants.

Ces raies de lumière perçante, lancinante et filent, sur les flots et leur font comme un sillon de sang, sillon avec lequel forment contraste les ombres qui sont la, a touches argentées par la lune, un peu trop convexe, par parenthèse, pour qu'elle puisse jaillir aussi violemment sur les eaux. Deux tons justaposés en opposition et qui impressionnent cela est incontestable.

L'effet de la clarté lunaire projetée sur le yacht, à babord, ou se dessinent des silhouettes de marins, est joli.

Quant a la mer, le gonflement mise en mouvement, c'est une mer qu'on accepterait tout au plus au théâtre. J'ai beau vouloir me dégager de cette sensation, plus je regarde cette eau, plus d'une sensation nouvelle est faite de moins. La confusion en est indéniable.

Nous avignons par un beau clair de lune, a-je écrit, mais on ne dirait pas aux nuages roux, gonflés qui marbrent le ciel.

De me résumer. Cette toile dénote chez son auteur du talent et du métier; de l'art et de l'empirisme; la connaissance et l'abus en coloris; la recherche de violences qui produisent, pour ainsi parler, des coups de théâtre, et font oublier que la nature est mise de coté.

M. James G. Tyler qui, en fin de compte, est assurément un artiste de mérite, ne saurait point être par le moindre Gudes: de ne charge de porter a gélises certaines les façons de voir le ciel, la couleur, la nature.

Quoi qu'il en soit, en montant ce tableau, qu'on ne laisse point a ces neuf, je crois l'affirmer, on est obligé de se rendre, de se dire: Cela plaît a l'œil, cela est joli.

Ce qui prouve que même le faux, en matière d'art, a sa solution; a la condition qu'il soit habilement déguisé, présenté avec adresse.

Que de fois, au théâtre, n'avez-vous pas rencontré une scène empoignant une salle entière, l'électrisant. Et cependant rentrez chez vous, rendez au calme, quand vous avez analyser froidement la situation à laquelle vous vous vîtez ainsi lasser aller, vous en êtes tromper l'œil.

Qu'importe, après tout; vous avez eu la un moment de jouissance et vous ne l'avez pas trop payé, en semble, à l'homme d'esprit, de talent, ou de génie, qui—écrivain, musicien, peintre ou sculpteur—vous l'a procuré.

La composition de M. Tyler n'en constate et de la hardiesse de pinceau, et de l'adresse de mettre en scène, cause cette sensation. Elle est discutable, mais elle a eu en un instant de plaisir, et dans cette minute la vous avez été vaincu. C'est ce qui arrive à la foule qui va voir le *Moonlight yachting of the Isles of Shoals*.

Et voilà, mon cher correspondant, ma pensée à ce sujet. Vous m'avez demandé mon appréciation "en bien ou en mal;" l'un et l'autre s'y trouvent; vous le voyez.

M. Constant Mayer, de New-York, a envoyé trois toiles au Salon. Et voici deux, assez disparates l'une de l'autre: *Le Chant du Crépuscule*, No 30; *Le Chant de la Chemise*, No 316.

C'est de cette dernière que je m'occupe aujourd'hui; et singularite pentêtre, c'est elle qui, plutôt que l'autre, me rappelle une strophe de Victor Hugo, empruntée précisément à ses *Chants du Crépuscule*:

On dit que sur les cœurs pleins de trouble et
[d'effroi,
Votre grave époque
Soulève mal Seigneur! Seigneur soulève mal
Votre sens qui tout penche.

Le Chant de la Chemise; ces cinq mots rappellent une réalité de tous les jours, de tous les instants: la misère, les larmes dans le travail, ai opiniâtre si dévoué qu'il soit. C'est le chant de la femme aimante, se vouant elle-même au sacrifice; qui se brûle les yeux à la tâche qui, seule, oublie le mal dont tout le monde voit la marche sur son visage étiolé, sur son corps qui cède, qui penche.

Chant dont les paroles et la musique se renouvellent sans cesse, mais dont la douleur est toujours le fond.

La pièce où nous sommes est simple, rustique, pauvre. Le peintre y a placé une jeune femme brune, teint pâli par les veilles; la bougie consumée qui est là, sur la table de bois blanc, l'atteste. La figure est jolie, mais de cette beauté qui attriste; beauté étiolée avant l'âge, où se lit tout le drame des luttes de la vie; travail qui ne promet pas d'issue, sacrifices qui n'ont pas leur récompense, elle vient de passer l'aiguillée de fil dans main, de charnée, fine, reste suspendue, elle songe, elle rêve. A quoi? A la misère, ses souffrances qu'accuse déjà sa charmante tête. A l'amour, à l'abandon? ....Qui sait?

Cet œil, triste et profond, n'a pas seulement veillé, il a pleuré aussi. Cette cerne, cette plaque livide qui le borde, le dit trop. La chambrette est bien humble, et elle est seule, et elle travaille encore, toujours.

Tout à l'heure la toile de M. Mayer me ramenait à l'esprit des vers de Victor Hugo; maintenant un écho de Victor Massé me ravient; j'entends son émouvante mélodie dans *Noces de Jeannette*:

Cours, mon aiguille, dans la laine
Ne te casse pas sous ma main.
Avec deux bons baisers demain
On nous paira de notre peine!

Ces baisers-là, le prix de la besogne sans relâche, ces baisers-là viendront-ils?

Cette tête où se lisent la douleur morale et la douleur physique, la bonté, la résignation, est bordée, encerclée d'un mouchoir de couleur tendre, qui retombe négligemment et se noue sur la poitrine. L'expression est parlante, attendrissante. Le artiste n'a pas peint à fleur de peau; il a poussé plus loin, il a voulu un reflet de l'âme sur le visage de sa jeune femme, et il y a réussi.

Le corsage est brun; la jupe bleuâtre. La chemise qu'elle coud, retombe sur l'un des appuis de la chaise en paille, et sur la table de bois blanc sont jetés, ciseaux, bobines, etc. Par la baie d'une fenêtre placée dans le fond on voit pointer le clocher, les maisonnettes du village et bleuir un pan de ciel. Echappée, éclaircie qui est la comme une note gaie jetée sur cette scène mélancolique; comme un rayon d'espérance se glissant dans cette mansarde nue.

Le *Compositeur du Courant*, de M. Walter Satterlee, (No 11), est encore d'étude. Le moine revêtu de sa robe blanche, de sa pèlerine noire, joue de violon. Les draperies de la robes sont correctes, ont de la légèreté, du jeu; la tête, au caractère ascétique, est méditative, d'un type qui ne manque pas d'élévation. Le compositeur est absorbé par la pensée musicale qu'il poursuit; il y est tout entier; il s'écoute bien, il se juge.

Pas nouveau le sujet de M. Zuber-Buhler, déjà nommé: *Bacchanale*—No. 94:—Rien ici des Fêtes de Bacchus et vous ne retrouverez pas sous la brosse de M. Zuber-Buhler l'entrain, le comique qui caractérisent la reproduction de ces orgies d'autrefois, surtout par le Poussin.

La toile que voici est du moderne, je ne dirai pas de l'actualité. En effet, elle vous met sous les yeux un de ces épisodes bruyants du Carnaval, de la descente de la Courtille, toutes choses aujourd'hui usées, passées et trépassées; gaîtés folles, qui avaient leur prix, mais qu'a rejetées notre époque ensuffée, usée, exaspérée, blasée, en attendant qu'une autre les reprenne et y morde ardemment.

Une voiture, un char a fait halte sur une place publique; elle est occupée, encombrée par des hommes et des femmes travestis, et au milieu desquels se carre une reine Bacchanal quelconque, bustée, gaîtée, folâtre, qui avaient leur prix, mais qu'a rejetées notre époque ensuffée, usée, exaspérée, blasée, en attendant qu'une autre les reprenne et y morde ardemment.

Un coquet tableau de genre que celui de M. Georges Haquette, de Paris. Il porte le No 21 et ce titre: *Dans l'Atelier*.

Un atelier de peintre avec sa double physionomie d'élégance et de laideur. Jardinières à plantes exotiques, statuettes, panneaux décoratifs, potiches, tentures, bahuts, aiguières, paraphes, toiles, bibelots de toutes sortes et par tout repandus; un désordre qui seduit. Le sujet, assez médiocrement dessiné par parenthèse, est a son chevalet.

En avant de lui, le modèle. Une jeune femme, leur moucha pour sur, qui pose avec toute la coquetterie dont elle est capable. La belle est sérieuse en guerre; tenue de conquête; robe blanche courte, tablier rose, bas de soie rosée et souliers de Cendrillon en satin blanc. Un petit air retroussé plein de malice, une tête à l'avent, poudrée, et que porte un corps modèlant, opulent en protuberances. Elle tient de la main droite un pigeon mourant; la gauche est si levée et donne un dernier tour a la coiffure Louis XV.

Les accessoires qui abondent et éclairent, et piquent de tons charmants tout ensemble sont tout simplement traités. La place est recouverte d'un tapis dont un pli forme a l'un des bords et relevant la lame, ouvre un vide par lequel s'entrevoit le plancher.

Tout cela est un peu vif de couleur, un peu chiquant, si vous le voulez, mais c'est un capace de pinceau qui plaît par son élégance, par sa légèreté de touche, par sa gaîté. Ce qu'on appelle un joli mot.

M. Haquette est un élève de Mollet et de Cabanel. Le Salon de 1880, a Paris, lui a valu une medaille.

Cette gentille toile a été envoyée ici par la maison M. Knoeller et Cie, de *3 Bowe Bowling* — No. 154 — est un pastoral, signé R. W. Van Boskirk, artiste américain, de New York. Un chemin au terrain sillonné, crevassé, qui s'allonge entre une double bordure d'arbres et a l'un des côtés duquel monte un ruisseau au tapis vert de gazon; ça et là des arbres nus, des branches mortes qui se projettent sur la route. Au second plan, qui balise, tout au loin, vient des s'engager.

De la profondeur, de l'air dans ce bon tain. A droite, une maison pointant de notre blanche au milieu d'arbres. Ciel bleu, riant, on comprend des images légers, fluides, qui sont bien en mouvement. Ce petit tableau, soigneusement étoilé, rappelle la manière de Richard Lépine.

Pourquoi donc avoir parqué cette humble mignonne toile de M. Olivier Chenon—*Sables à outre bacs*—No 21? Il est là des détails qui demandent a être vus de près, de très près, pour être convenablement appréciés. En le perchant a ce sommet, on lui ôte bonne partie de sa valeur, et on décourage les visiteurs qui ne veulent point se fatiguer les yeux à fouiller une composition. Cette touche fine, vaporeuse souvent, est celle d'un artiste de bonne école, mais manquant un peu plus de vigueur.

Cet autre paysage d'une tendresse extrême, si je puis m'exprimer ainsi. Il a été fait avec le soin le plus minutieux, avec amour. Le peintre a dû y revenir encore et encore.

On éprouve une sensation de bien-être devant ces coloris si doux, cette nature si calme qui a vraiment comme des caresses; l'œil se plaît a aller de ces arbres de verdures tendres, rayeux, jaunes gris, du ciel, des fourrés d'arbres, a cette atmosphère reposée, a ce ciel bien teinté, bien varié dans sa transparence.

Qui dû négliger jusqu'ici les Eaux-fortes? Voyons-y quelques unes. Elles sont exposées dans le petit salon. Arrêtons de vous recommander les *Canadiennes*, No 819, de M. Martial, d'après Fréville Perrin. C'est un long défilé de paysannes canadiennes, en sabots, qui reviennent de la-bas, du bois, avec leur charge d'hottes très pleines, par la des hommes, mais très rares, en somme. Et on ne la regrette pas; car ces gaillardes la sont accortes, vivantes, robustes.

Un tête parmi celles qui ont rompu la ligne droite et inclinent à la gauche du petit tableau, sont de fort jolies filles ma foi, très jolies même quelques unes, pour des villanes. Ce qui prouve que le niveau se fait partout, bon gre mal gre.

Examinez bien cette ola de pechauses, d'écailleres, et vous reconnaîtrez bientôt que l'artiste qui les a ainsi échelonnées, en distribuant de la sorte la lumière, l'air, en faisant perceptible, d'une extrémité a l'autre, une ligne aussi étoudie, est un perspecteur distingué. Bien du mérite également dans *Le Calvados* (No 791) de M. P. Teyponnières, l'hypsonomie, attitudes, types, allure, tout cela est bien diversifié—femmes et hommes. Voici là, en avant, tenant une anse de panier, un gaillard qui a de la vitalité a en revendre. C'est la nature dans toute sa fidelité. Je n'en pourrais dire autant de la fille qui s'avance ici, à un plan plus reculé; cela est faux, archi-faux comme pose. Un balkarine, au moment d'esquisser un pas, ne serait pas plus maniérée, plus affectée. Heureuse distribution de personnages, encadrés dans un paysage simple—sans ciel, bateaux — mais fort aimable.

Je crois, Dieu me pardonne! que l'artiste, satisfait de son travail—et il a raison—a esquissé la, a cet angle de droite, son propre portrait, en manière de signature.

Le numéro 813—*Lock Lomond*—une eau—forte aussi — est l'œuvre de M. Lucien Gautier. Un rien, mais dont le dessinateur tire bon parti: un pan de ciel, une tranche de terrain, de l'eau et un bateau. L'eau est d'une jolie transparence.

Un joli motif, traité par M. Belin-Dollet, d'après Millet. Il porte le numéro 810 et a pour titre: *Allant au travail*. Homme et femme sont purement dessinés.

Citons encore le No 682: *L'enfant sain*, par M. Rhoda Holmes Nichols, de New York; petite marine; bateau à voiles multicolores, couleur locale. La barque, avec sa voile latine bariolée, file sur une eau tranquille, diaphane, où l'œil plonge; le No 816: *November*, autre aquarelle de M. H. Bolton, de New York: paysage d'un caractère sauvage; le 666, même titre—*November*, par M. Geo. H. McCord, de Morristown, New Jersey; le 657, *Autumn*, de M. Wm H. Gibson, New York; *Old Mill*, numéro 652, de M. John Durkin, New York; le 665, une *Etude de Fleurs*, bien finie, par M. R. H. Greatorex, de New York.

Le numéro 93—*Border of the forest*, par M. G. Ruger Donoho (Paris) est une toile où les détails se mêlent aux qualités, mais qui, en somme, est le faire d'un artiste et a dû coûter un long labeur. C'est la lisière d'un bois à haute futaie, dont la perspective n'est pas irréprochable. Le fond m'en paraît préférable au premier plan. L'éclaircie par laquelle se montre un fragment de la nappe du ciel, est d'un joli effet.

Je note en passant une petite marine, No 607: *Shortening sails at sundown*, enlevée avec chic. Elle est signée Albert H. Munsell, de Boston.

A côté, un petit motif de *Fleurs*, par Mlle C. A. Slocomb, de la Nouvelle-Orléans. Fleurs et feuilles sont bien étudiées, rendues. Il y a là de la vérité; c'est teinté avec légèreté, dans une gamme juste, variée, brillante, sans exagération de tons. Tiges, corolles et leurs pétales, tout cela est soigneusement, nettement, élégamment détaillé, assemblé.

Le numéro 536 est de M. A. Robie (Bruxelles): *Fleurs et Fruits*, avec vase et plateau ciselés dans le style de Benvenuto Cellini. Ouvrage d'une exquise délicatesse. Pêches, raisins, prunes, roses, boutons, sont répandus, avec une rare aisrteté de main, sur un tapis de table d'un vert vif; le tout bordé par un fond de tranches rouges et feuillemorte, dont chaque détail a été soigné.

Difficile de faire plus ressemblant. On mettrait les dents à ces fruits veloutés; surtout par la température qui, a certaines heures, chauffe le *Art Hall*. C'est une tentation; prenez-y garde. On pourrait bien renvoyer à l'artiste son gentil tableau entamé.

L. PLACIDE CANONGE.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Ce soir, la pièce en vogue: *After the Opera*, avec la troupe entière du Madison Square Theatre, qui n'a guère compté ici que des succès.

Demain, bénéfice offert a M. Frank Farrell par les Continental Guards, corps distingué dont il est membre.

Le spectacle commencera par le vaudeville: *A Happy Pair*, suivi du 3me et du 4me acte de *After the Opera*. La soirée se terminera par la scène de Somnambulisme de *Macbeth*. Mlle Sophie Eyre, dans le rôle de Lady Macbeth; M. Charles Wheatleigh, dans celui de Macbeth. Le rôle de la Nourrice sera tenu par Mme Kate Denin.

M. Frank Farrell est le sous-directeur de la troupe Wallack: les services qu'il a rendus en cette qualité, sont appréciés; l'estime qui l'entoure, tout lui assure une brillante soirée.

Cette représentation sera *positivement* la dernière de la saison.

THÉATRE ST. CHARLES. — Le drame *The World* est un des ouvrages qui ont le mieux réussi au St Charles, grâce à la remarquable troupe Wallack, à l'interet qu'offre la pièce, à la beauté de sa mise en scène.

Jamais troupe de passage ne fit un aussi long séjour. Depuis plus de deux mois la compagnie Wallack est a la Nouvelle-Orléans et durant toute cette période son succès ne s'est pas ralenti un moment. Il y a là quelques sujets tellement sympathiques au public qu'il leur salue de bravos à chacune de leurs entrées.

Ils n'ont plus que trois représentations a nous donner, car les portes du St Charles se fermeront demain. Nous espérons que la foule de ses habitués viendra faire de dignes adieux aux artistes auxquels nous devons tant de bonnes soirées.

THÉATRE FRANÇAIS. — Les comédiens italiens Murphy et Mack ont pris possession de l'affiche et fait la conquête de la salle. Ils paraîtront ce soir dans un titre amusant programme.

DIME MUSEUM. — De nouvelles *attractions* au Musée Théâtre de M. Robinson, qui est devenu l'un des rendez-vous favoris, et que nous garderons longtemps encore, espérons-le.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLÉANS.

Les recettes de l'Exposition, dans la journée de jeudi se sont élevées a $3,151 70. Ce jour était consacré aux écoles de couleur: environ 2 ou 3000 enfants se pressaient vers deux heures sur l'estrade du *Music Hall*. On a entendu des chœurs fort intéressants, exécutés par 1500 élèves des deux sexes des écoles de couleur.

On a écouté ensuite divers discours sur les progrès accomplis par la population de couleur en Louisiane et dans les Etats du Sud, entre autres une allocution fort remarquable de l'orateur que nous avons déjà eu l'occasion d'applaudir, le jour de la fête nationale.

Cette section fera le 31 mai et non vers trois mois plus tard. Le sort a favorisé le jeune Roumain en lui donnant les premières vacances.

Section B—Juge Baker—

Alexandre Cunningham et P. M. Wilhams se sont tous deux recontrés compatriotes et amis de longues années, et ont dû payer une amende de $2 50, chacun, en aller gîter 24 heures en prison.

John Morgenstern s'est déclaré innocent d'une plainte de recelement de marchandises volées, déposée contre lui. Mme Large a déposé contre elle de violences déposée contre elle.

La mise en jugement de Geo. Wesley Johnson, homme de couleur accusé du meurtre de Richard Granier a été renvoyée a un autre jour.

Affaires municipales. — La perception des taxes et des licences a atteint hier un chiffre très respectable, $3,151 85.

Des joueurs de profession communément appelés *gamblers* sont allés, semble-t-il, exercer leur métier industrieux sur les bords du Pontchartrain, il y a un jour ou deux, dans le voisinage du West End. Le Président de la compagnie du chemin de fer "N. O. & Lake" a porté le fait, hier, a la connaissance des autorités municipales, et celles ci ont requis le chef de la sûreté de mettre en accusation les agents de police en faction sur les lieux si cette violation de la loi se reproduit.

Les personnes dont les noms suivent se sont pourvues, hier, de permis de construction: Mme Thos. Egerton, John A. Flemming, C. W. Goss.

Tambours et trompettes. Les tambours et les trompettes sonnent toujours au camp Endicott où ont lieu, depuis trois jours, les savantes manœuvres dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Hier, artilleurs et fantassins ont été mis en scène et ont clos ce concours qui nous a valu la visite de nombreuses compagnies du Sud et de l'Ouest.

Les compagnies de Galveston et de Houston ont fait l'exercice de la pièce d'après la nouvelle tactique; puis, sont venues une compagnie de Louisville et une de la Mobile—*Mobile Rifles*—faire celui du mousquet.

Le résultat de la lutte ne sera probablement pas proclamé avant demain sur le terrain de l'Exposition, où se décerneront les prix.

Cette après-midi, c'est le grondement du canon qui se fera entendre; et c'est l'audace, l'intrépidité des soldats, non plus leur habileté, leur discipline, leurs mouvements automatiques qui soulèveront les applaudissements. Un combat où les morts seront rappelés à la vie dès que la dernière cartouche aura été brûlée, voilà le philantropique spectacle auquel est convivé la foule.

Association sanitaire.—Le Comité exécutif de cette Association a siégé hier, avec M. J. K. Gutheim au fauteuil de la présidence.

Une lettre a été lue; elle est du Commissaire des Travaux publics qui désapprouve le moyen employé par l'Association pour enlever les immondices du ruisseau au coin des rues Commune et Rempart. Le moyen laissant à désirer, M. Fitzpatrick en suggère un, l'exhaussement des trottoirs; mais il rappelle l'état de dilapidation des finances de la ville.

Le secrétaire a annoncé savoir que les prisonniers de la geôle avaient ces jours derniers été employés à des travaux d'utilité publique.

Après lecture du rapport de la Commission préposée à l'irrigation des rues de la ville, l'inspecteur sanitaire, M. le docteur Watkins a dit un mot de chacun des districts dont les conditions de salubrité sont excellentes. Il a constaté une décroissance considérable dans la mortalité au mois d'avril, bien que la population flottante ait été plus considérable alors que précédemment. Il n'y a pas de variole en ville. La température cette année a été plus élevée que la dernière année à pareille époque. Tous les officiers de santé sont occupés; ils travaillent avec zèle et rendent de précieux services.

Costumes complets de dames,

d'après les plus récents modèles de l'élégance parisienne.

Grande médaille d'or à l'Exposition Universelle de la Nouvelle Orléans (30 avril 1885).

M. GERARD BORRUT, couturier parisien pour dames, prend tous les jours mesures de 2 heures à midi, rue Saint Charles 22, et de 1 heure à 6 heures, à l'Exposition, section française—E. K. 23. 10 mai—6t

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 14 mai 1885.

Thermomètre de C. DUMAIS, Opticien.

6 heures du matin	Fahrenheit	Centigrade
	72	22
Midi	85	29½
3 P. M.	83	28⅓
6 P. M.	75	23⅞

Nlle Orléans, Lun. 14 mai 1885, 2:00 p. m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	70	Louisville, Ky	71
Augusta, Geo.	72	Memphis, Tenn	76
Corsicana, Tex	—	Mobile, Ala	77
Cairo, Ill	72	Montgomery, Ala	70
Chattanooga, Tenn	70	Nashville, Tenn	72
Cincinnati, O	69	Nlle Orléans, La	79
Davenport, Iowa	74	Omaha, Neb	76
Dubuque, Iowa	73	Pittsburg, Pa	70
Galveston, Tex	82	Savannah, Geo	80
Indianola, Tex	80	Shreveport, La	81
Keokuk, Iowa	72	St. Louis, Mo	74
Key West, Fla	84	St. Paul, Minn	74
La Crosse, Wis	75	Vicksburg, Miss	78
Leavenworth, Kan	73	Yankton, D. T	75

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

William Burns à Mlle Ellen Dean.
John Leith à Mlle Rose Buttendel.
Jacob Puderer à Mlle Mary Ackermann.

Naissances.

Mme Jean M. Soubit, une fille.
Mme August Wolcher, une fille.
Mme Thomas Sluck, un garçon.

Décès.

Mme Vve Kate Mahony, 43 ans, Peter, près Olivier, Alger.
Charles Monroe, 11 mois, Hampton et Clio.
Charles Rath 21 mois, 2724 1/2 Gravier.
Mme Katherine Lanier, 40 ans, Gretna.
Mme Vve Margaret Green, 70 ans, Septième près Chippewa.
Lizzie V. Wagnon, 2 ans, Flood près Royale.
Col. Martin S. Cassette, 80 ans, 765 Camp.
Dr. Thomas Campbell, 73 ans, Upperline et Quatrième.
Dulcee Ross, 83 ans, 82 Dryades.
Joseph Michelle — 513 Carondelet.
Thomas M. Shuckron, 1 mois, 313 1/2 Poydras.
Frank Bechler, 49 ans, 9 St James.
Mary Kobila, 2 mois, 87 Barracks.
Mme Vve Cecile Borant, 61 ans, 273 Thalia.

Voyageurs arrivés.

HOTEL ROYAL

R. Semmes Chikasaw Guards, Heber Jones Memphis, L. Haggins Kansas City, P. J. Davis et fils, St Joseph Mo, W. W. Talbert Memphis, L. P. Anderson Edinburg, Miss, Emma Cox H. Holland, W. H. Wilkinson, E. D. Nellis, St Louis, A. Thompson Rel Santiago de Chile, J. H. Tonler New York, J. S. Ferguson, Waldo Fla, G. W. Buckenridge San Ant